

épik



BENJAMIN DESMARES

# LA TRIBU DES DESORMAIS

ROUERGUE

## **Présentation**

Elias a sauvé un monstre.

Le pire des crimes, une véritable condamnation à mort.

Sur son île, il est maintenant traqué, chassé comme un animal.

Il doit fuir et, pour survivre, aller dans la Zone pourrie.

Là où personne ne va, là d'où viennent les monstres...

Roman sombre et terriblement haletant, *La tribu des Désormais* est le premier tome d'un diptyque.

## **Du même auteur au Rouergue**

*Cornichon Jim*, roman dacodac, 2015.

*Une histoire de sable*, roman doado, 2016.

*Des poings dans le ventre*, roman doado noir, 2017.

*Un truc à finir*, roman coll. l'Estive, 2018.

L'auteur et l'éditeur remercient le Centre national du livre pour son soutien.

Illustration de couverture : © **Germain Barthélémy**

Graphisme de couverture : **Olivier Douzou**

© Éditions du Rouergue, 2019

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

épik

Benjamin Desmares  
LA TRIBU DES DÉSORMAIS  
tome 1

*« Le jardin s'accrochait partiellement à la falaise et des essences variées croissaient sur ses parties abruptes, accessibles à la rigueur, mais laissées le plus souvent à l'état de nature. Il y avait des calaios, dont le feuillage bleu violet par-dessous est vert tendre et nervuré de blanc à l'extérieur, des ormandes sauvages, aux tiges filiformes, bossuées de nodosités monstrueuses, qui s'épanouissaient en fleurs sèches comme des meringues de sang... »*

Boris Vian – *L'Arrache-cœur*

*« À part le ciel, je n'ai rien reconnu. »*

Francis Lemarque – *Marjolaine*

## chapitre 1

Elias ne connaissait la ville que décrépite. Tout était en miettes depuis longtemps et les constructions en béton, fissurées, verdâtres et envahies par les mousses montraient de sérieux signes de fatigue. Il y avait bien les photos jaunies, rangées dans une boîte en métal, que son père sortait quand l'envie de raconter le prenait. Mais les photos, comme les histoires de son père, n'avaient pas de sens à ses yeux. Elles étaient, les unes comme les autres, semblables aux mensonges. La ville pourrissait et ça n'avait rien de triste ou d'alarmant. La rouille sur le métal et les façades craquelées étaient dans l'ordre des choses. Tout comme l'eau dans les rues et le vieillard accroupi, quelques mètres devant lui.

Elias s'était immobilisé en débouchant dans la rue. Il observait le dos voûté de l'homme monter et descendre au rythme de sa respiration. Les mains du vieillard attendaient, sans bouger, à la surface de l'eau. Elles plongèrent ensemble pour ressortir aussitôt, emprisonnant une poignée d'algues translucides qui lui firent penser aux éclats de vitraux qui pendouillaient là-bas,

aux fenêtres de l'église. Au milieu des algues apparut le reflet furtif d'une peau d'anguille. Le vieillard serra le tout contre sa chemise crasseuse, la tête de l'anguille surgit entre ses mains ridées. L'homme jura. Le poisson, dans un dernier effort, avait glissé entre ses doigts.

– Saloperie ! jura de nouveau le vieux

Il se tenait toujours dans la même position, la mine défaite, écumant.

– Pas de chance, dit Elias pour signaler sa présence.

L'homme s'était redressé et le devisageait avec une expression où se mêlaient à parts égales méfiance et haine.

– Quoi ? aboya le vieux. Dégage ! C'est mon coin, ici.

Elias prenait cette rue régulièrement et ne l'avait jamais croisé.

– Je passe juste, dit-il. Je vais à...

– Tu vas nulle part. Ici, c'est mon coin, répéta le vieux.

Un bâton venait d'apparaître entre ses mains noueuses. Elias s'éloigna sans se retourner. Il remonta la rue et retrouva les premières maisons qui, bien qu'au sec, restaient pourtant abandonnées depuis la Catastrophe. Tout à l'heure, la mer se retirerait de la plupart des rues inondées. À la place ne subsisterait qu'un tapis d'algues fines et de vase noire recouvrant indifféremment pierres et carcasses de voitures.

Il stoppa devant un immeuble. Celui-ci, comme tant d'autres, avait brûlé, mais la devanture en verre avait été en partie épargnée et offrait un morceau de vitre sale qui lui permettait d'apercevoir son reflet. Elias aimait s'arrêter ici pour se regarder. Il avait grandi en quelques

mois et était désormais plus grand que son père. Mais les centimètres gagnés l'avaient été au détriment du reste. Il était bien trop mince à son goût. Ses cheveux longs et fous, presque noirs, renforçaient la finesse de sa silhouette et donnaient à son visage une touche féminine.

Il emprunta plusieurs rues abandonnées, s'arrêtant, se retournant fréquemment, à la manière dont les petits animaux aux multiples prédateurs avancent hors de leur tanière. Le sol était jonché de débris, mélange familier de plaques de plâtre aux taches noires, de bouts de ferraille tordus, de cordages élimés et de gravats divers. Enfin, il s'engouffra entre deux maisonnettes en ruine. Derrière, il prit un escalier étroit et moussu puis un chemin pentu où les taillis et les branches pourries qui traînaient par terre faisaient la loi. Il approchait.

Quand il arriva au pied du château d'eau, la sueur collait la toile de sa chemise sur sa peau. Il observa le tas de ronces au pied du bâtiment. Lors de sa dernière visite, une épine s'était cassée dans la pulpe de son pouce. Le doigt s'était infecté et son père avait dû lui faire des cataplasmes d'argile durant plusieurs jours avant que son doigt ne dégonfle et que la fièvre s'en aille. Il n'était pas revenu en ville depuis. Il contourna le bâtiment et s'arrêta à l'endroit où il avait posé la bâche la fois précédente, au pied d'un tas de détritrus, mélange familier de tiges de fer rouillées et de gravats. Une brouette, dont l'un des flancs était déchiré, trônait tout en haut. Elias s'assura d'un coup d'œil qu'il était bien seul puis, après avoir déplié la bâche, commença à s'y enrouler. Il termina l'opération par la tête et se retrouva avec ses deux mains collées aux tempes.



Il piétina ensuite jusqu'à l'unique endroit du mur où les ronces ne dépassaient pas ses genoux puis se faufila entre le béton et les broussailles. Les premiers mètres étaient les plus délicats. Il força le passage, pas après pas, alors que les ronces s'élevaient au-dessus de lui, insistant quand une épine s'accrochait dans le plastique et freinait son avancée. Les ronces, lui avait appris son père, étaient les premières à avoir changé sur l'île. La Catastrophe les avait fait prospérer sans qu'on y fasse attention. Ce n'est que plus tard qu'on s'était rendu compte qu'elles avaient muté. Les épines faisaient de présent plusieurs centimètres et la moindre piqûre s'infectait. Et comme s'il avait été décidé que tout irait désormais de plus en plus mal, leurs fruits exhalaient maintenant une odeur fétide qui n'attirait plus que de grosses mouches noires.

Alors qu'il arrivait à l'entrée du château d'eau, une branche s'accrocha dans ses cheveux. Il fit un pas, la ronce s'étira mais ne céda pas. Elias insista et quelque chose lâcha enfin – *a priori*, une touffe de cheveux – et il put accéder à la porte du château.

Il entra.

Le rez-de-chaussée offrait une vue écœurante, composée de poutres pourries mêlées à d'autres éléments de métal et de bois noircis. Du lierre courait sur le sol et grimpait le long du mur. Il n'y avait rien de tout ça dans le bois où il habitait. Rien d'aussi déprimant.

Son père lui avait expliqué le fonctionnement des châteaux d'eau. Apprendre qu'il suffisait autrefois de tourner un petit objet dans sa main pour obtenir de l'eau potable, froide ou chaude, avait quelque chose

d'irréel. Elias avait parfois l'impression que son père se moquait de lui quand il lui racontait le monde d'avant la Catastrophe.

Il jeta un œil plus haut, des marches manquaient et la première se trouvait bien au-dessus de sa tête. Il prit de l'élan et sauta, agrippa la marche, et se hissa en agitant ses jambes dans le vide.

Certaines marches avaient la solidité d'une branche pourrie, d'autres avaient disparu, comme la rambarde dont il ne restait aucune trace. Elias commença l'ascension avec précaution.

L'escalier débouchait sur le vide. Là encore, des marches manquaient, cinq en tout, qui menaient à une plateforme de métal et dont ne subsistait que la partie scellée dans le mur de béton. Il sauta et s'agrippa au plancher métallique. Elias laissa son corps se balancer dans le vide. C'était agréable de se sentir maître de son destin, d'avoir sa vie entre ses mains. Il bascula ses jambes vers l'arrière et profita de cette impulsion pour se hisser à la force des bras.

Sa tête était au niveau de la plateforme lorsque celle-ci céda.

C'était comme s'il venait de se vider de ses organes en une seconde. La plaque de métal s'était affaissée dans un horrible grincement de ferraille. Elias ne tenait plus que d'une main. Il pensa d'abord à son père, qui ne le retrouverait jamais, puis il imagina, non pas la chute, non pas la mort, mais sa carcasse pourrissant au milieu des poutres rongées par l'humidité, tout en bas. Oui, il le voyait parfaitement, son corps que peu à peu recouvrirait le lierre.

Chaque balancement affaiblissait la prise de sa main. Il allait lâcher, il allait lâcher et alors...

Elias envoya sa main libre vers la plaque. Ses doigts se refermèrent sur l'acier froid. Il essaya de se hisser. C'était impossible, trop dur. Il se demanda combien de temps il allait tenir comme ça avant de lâcher. Il respira plusieurs fois à fond, puis contracta les muscles de ses bras et tira de toutes ses forces. Le bruit du métal en train de geindre accompagna son dernier effort.

Elias parvint à poser son menton sur l'acier. Il bavait et grognait. Il ramena un coude puis un genou sur la plateforme à moitié effondrée et se redressa. Sans perdre de temps, il attrapa le premier barreau de l'échelle métallique qui montait vers le plafond. Il gravit les échelons, déverrouilla le loquet d'une trappe, la poussa des deux mains, et l'ouvrit en grand. Un carré de ciel bleu apparut, il enjamba les derniers barreaux de l'échelle et se hissa à l'extérieur avant de se laisser rouler sur le toit du château d'eau.

Allongé sur le dos, écumant, Elias reprit sa respiration.

S'il parvenait à redescendre, jamais plus il ne reviendrait ici. Il s'en fit la promesse.

## chapitre 2

Elias regardait la mer. Ici, il n'avait rien à craindre. Le seul endroit où il ne se sentait pas vulnérable.

Le seul où, pensait-il, le monde ne pouvait l'atteindre.

Tout était calme, loin du tumulte des hommes. La mer et le ciel n'avaient jamais été aussi bleus. Tout devenait merveilleux quand on imaginait le monde débarrassé des hommes.

Il balaya le paysage du regard en partant de l'est, où se tenait encore le soleil, jusqu'à l'ouest, vers la Zone pourrie, bien au-delà du bras de mer qui séparait la ville basse, de ce côté-ci, et la ville haute, là-bas, où il ne s'était jamais rendu, faute de pouvoir prendre le bac pour traverser.

Dans les arbres qui poussaient désormais en tout lieu, dans les rues et même sur certains toits d'immeubles, les derniers verts de l'année cédaient peu à peu la place aux ors, aux oranges, aux rouges et aux carmins. Les bâtiments, en comparaison, avec leurs camaïeux de gris et de beiges semblaient bien ternes. Des colonnes de fumée s'élevaient d'un peu partout, comme autant de

signes de vie. Des gens vivaient ici, même si Elias ne comprenait pas ce qui pouvait bien motiver leur choix. Le bourg était plein de dangers, quand il était si simple de vivre au beau milieu de la nature. Pourquoi, dans ce cas, venait-il en ville si souvent, alors que son père le lui avait interdit ?

De sa position, il distinguait parfaitement les frontières des différents Clans qui se partageaient la cité. Les Provinces, La Roche qui pend, Trottebec, sur sa droite, et enfin La Duché, le quartier où il avait croisé le pêcheur et qui avait été autrefois, d'après son père, le centre-ville. Là où tout se passait.

Elias chassa du revers de la main une grosse mouche fondue qui zigzaguait maladroitement autour de sa tête. Il n'aimait pas ces insectes qui venaient de la Zone pourrie. Les mouches fondues ressemblaient à trois abeilles qui auraient été reliées entre elles par la tête. La bestiole avait quelque chose d'écœurant et, de ce côté-ci, la règle était de les écraser. Comme tout ce qui provenait de l'autre côté de la frontière.

Elias aimait venir ici pour regarder la mer. En prenant de la hauteur, la mer cessait d'être synonyme de danger et devenait alors attirante, pleine de promesses. Il appréciait tout particulièrement se perdre dans la contemplation du bateau monstrueux, grand comme un immeuble et couché sur le flanc, au loin, là-bas, à l'entrée du bras de mer, tout près de l'ancienne gare maritime dont seul émergeait désormais un morceau de toiture verdâtre. Le navire, avec ses longues coulées de rouille sur la peinture blanche et noire, ressemblait à un gigantesque poisson crevé en train de se décomposer.

Que tout ça ait pu flotter un jour était quelque chose que l'esprit d'Elias ne parvenait pas à accepter.

Il s'allongea sur la dalle de béton morcelée où des herbes folles avaient trouvé, entre les fissures, de quoi se nourrir et pousser. La mauvaise saison serait là d'ici quelques semaines, mais pour l'instant il sentait la chaleur du soleil sur sa peau. Et c'était bon. Il ferma les yeux et ne tarda pas à s'endormir.

Il se réveilla dans un sursaut. Son cœur battait vite, comme après une course. Avait-il rêvé ou bien simplement entendu un bruit ? Le soleil avait commencé à descendre. Elias se frottait les yeux lorsqu'il entendit le cri. Il se déplaça sans un bruit vers le bord du toit. Quoique cela puisse être, il ne voulait pas y être mêlé. Un nouveau cri l'arrêta. Sans doute une bagarre pour de la nourriture. Les gens, en ville, se battaient pour tout, mais surtout pour la nourriture.

Même s'il se savait à l'abri, les pulsations de son cœur s'accéléchèrent et sa gorge se noua. L'île n'était que problèmes.

Un cri, encore, bien plus proche. Elias fit dépasser sa tête du toit et regarda en bas. Il perçut un mouvement sous les arbustes. Une fille venait de surgir sur la dalle. Un foulard rouge recouvrait son crâne. Il la vit courir plusieurs mètres, jeter un coup d'œil derrière elle et se prendre le pied dans un nid-de-poule, à quelques mètres du château d'eau. Elias grimaça en entendant le bruit de la tête heurtant le sol. Elle avait perdu connaissance. Elias la voyait mieux, allongée. Il essaya d'apprécier ses formes. Et si son poursuivant ne lui voulait pas de mal ? Et si tout cela n'était qu'un jeu ?

Un homme sortit du sous-bois.

Un débardeur noir à manches courtes mettait en valeur ses bras aux muscles saillants. Il aperçut la fille inconsciente et s'arrêta un instant pour reprendre sa respiration.

Elias observait l'individu approcher lentement de la fille, jouant avec un objet qu'il faisait tourner dans sa main. L'objet brilla, renvoyant un instant les rayons du soleil vers Elias.

Il ne comprit pas tout de suite, ou ne voulut pas comprendre, ce qu'était cet objet. Il aurait aimé que ce soit autre chose, un morceau de verre, un miroir, peut-être, mais pas une machette. L'homme se trouvait à présent à côté de la fille. Et il tenait sa machette à deux mains.

Les armes effrayaient Elias. Il croisait régulièrement des gens avec des machettes accrochées à leur ceinture, lorsqu'il s'aventurait dans la ville. Ce n'était peut-être que de vulgaires bouts de métal découpés dans les carcasses des voitures, mais il ne supportait pas de les voir. Car c'était des outils de mort et il ne pouvait s'empêcher, quand il les voyait, de voir apparaître devant ses yeux des images de plaies béantes, de crânes ouverts et de membres sectionnés.

Ses yeux tombèrent sur un morceau de béton qui traînait là. Il le prit entre ses mains, le souleva. Elias ne savait pas ce qu'il faisait. Il s'approcha lentement du bord et risqua un nouveau coup d'œil en bas.

L'homme venait de lever sa machette.

Elias n'avait pas l'intention de jeter le morceau de béton.

Il ne comprenait même pas pourquoi il l'avait ramassé.

Il envoya ses deux bras dans le vide et ouvrit ses mains en détournant le regard.

Il y eut un son mat en contrebas, et ce fut tout.

Il n'osait plus s'approcher du bord du toit. La peur lui donnait de grands coups de pied dans le ventre, une frayeur énorme, bien plus grosse que celle qu'il avait ressentie tout à l'heure alors qu'il se balançait dans le vide. Son cœur était un animal rendu fou qui se lançait contre les barreaux de sa cage.

Elias respira à fond, plusieurs fois. Son corps était parcouru de tremblements qu'il ne parvenait pas à calmer. Enfin, terrorisé, il se força à regarder en bas, espérant trouver une dalle vide.

L'homme était allongé près de la fille. Une flaque de sang qui partait de sa tête grandissait à vue d'œil. Elias se retourna et vomit entre ses jambes, secoué par de violents spasmes. Son geste ne cessait de lui sauter à la gueule. Il avait tué un être humain.

Il avait tué et il allait devoir payer pour ça.

Soudain, l'idée que l'homme n'était peut-être pas venu seul enflamma son esprit. Il se mit debout – ses jambes avaient du mal à le porter – et se pencha de nouveau. Il n'y avait personne en dehors des deux corps allongés. Mais cela ne voulait rien dire. L'homme faisait peut-être partie d'une meute. Et si on le trouvait là, tué par un bloc de béton, il ne faudrait pas longtemps pour deviner d'où il avait pu être jeté. Et alors...

Il devait quitter ce lieu sans tarder. Il courut vers la trappe et descendit maladroitement l'échelle. Il n'était



plus sûr de ses gestes. La peur lui faisait faire n'importe quoi et, s'il continuait, il allait à coup sûr se retrouver en bas plus vite qu'il ne le pensait. La plateforme penchait toujours vers le vide. Tout en se retenant à l'échelle, Elias en éprouva la solidité en appuyant de tout son poids. Il lâcha à regret les barreaux et s'accroupit. D'habitude, il sautait sans se poser de questions. Mais aujourd'hui, tout était différent. L'escalier, avec ses marches manquantes, se trouvait à des kilomètres. Elias ne voyait plus que les fissures dans le ciment et la rouille sur l'acier.

Il devait réfléchir, évaluer les distances. Mais à quoi bon ? Il n'était plus capable de rien. Il se mit debout, renifla et sauta. La marche sur laquelle il atterrit vibra mais tint bon. La suite était plus simple et Elias réussit à se calmer le temps de la descente. Il connaissait les gestes, et c'était rassurant de pouvoir accomplir cette sorte de cérémonial qui consistait à poser un pied plutôt ici que là. Arrivé à la dernière marche, il sauta.

Il n'avait plus peur.

Il tendit l'oreille et n'entendit rien d'autre que les arbustes dont le vent faisait frémir les feuilles. Elias se dépêcha de s'enrouler dans la bâche puis il se dirigea vers la porte. Quand il s'extirpa enfin du roncier, son premier réflexe fut de prendre ses jambes à son cou et de courir rejoindre son père. Mais il y avait la fille.

Il voulait voir.

Il s'approcha en surveillant le sous-bois. Il faisait en sorte d'éviter de regarder du côté de l'homme. Il était arrivé devant la fille. Il se baissa et posa maladroitement deux doigts sur son cou. Il trouva un pouls. Quand il se

releva, sa tête tournait. Il venait de toucher une fille pour la première fois.

Des injonctions contradictoires se bousculaient dans sa tête.

« Pars ! Dépêche-toi ! »

« Aide-la, c'est ce que ton père te demanderait de faire s'il était là. »

« Tu n'es pas encore parti ? Tu tiens vraiment à ce qu'ils t'attrapent ? »

« Aider son prochain est un devoir, aurais-tu oublié ? »

« Cette fille n'est pas ton prochain, tu le sais parfaitement. Oui, tu sais ce qu'elle est. »

La panique le gagnait. Peut-être pouvait-il au moins la traîner vers le sous-bois ? Non, ce n'était pas une bonne idée. L'envie de partir se terrer comme une bête se faisait de plus en plus forte. Quelqu'un allait forcément finir par arriver. Il ne parvenait pas à réfléchir correctement. Comme si la solution était là, toute proche. Il était simplement trop ébranlé pour la voir. Il regarda de nouveau autour de lui, sa tête tournait. Il ferma les yeux un instant.

En les rouvrant, il aperçut le tas de gravats où, tout en haut, la brouette avec sa large déchirure, comme un sourire, semblait se moquer de lui.

### chapitre 3

La roue était grippée et une partie du caoutchouc manquait. Il avait dû pousser comme un forcené pour que la brouette se décide enfin à rouler, mais à présent, malgré les cahots réguliers, Elias avançait.

Il avait fait de la bâche un matelas de fortune dans le fond de la brouette avant de revenir vers la fille, qu'il avait dû porter. La sensation de ce corps étranger contre le sien, de ces formes qu'il ne connaissait pas, lui avait procuré toutes sortes de sensations qui occupaient toujours son esprit, longtemps après qu'il se fut engagé dans le bois.

Le chemin à travers les arbres était de plus en plus compliqué. Il s'arrêta, posa la brouette sur ses pieds et s'essuya le front d'un revers de manche. La fille ne s'était pas réveillée, malgré les soubresauts. Sa tête n'avait cessé, tout le long du chemin, de tressauter, tandis que ses bras et ses jambes ballottaient mollement à l'extérieur. Elle avait de grosses lèvres engageantes, un petit nez rond et une peau laiteuse. Ses oreilles, dont les lobes dépassaient du foulard, étaient recouvertes d'un léger

duvet blanc à peine visible. Elias s'accroupit près de la brouette. Jamais il ne s'était trouvé aussi près d'une fille de son âge. Il aurait voulu voir la couleur de ses yeux. Étaient-ils bleus, gris, ou peut-être verts, comme les siens ? Il approcha sa main du visage de la fille et sentit la chaleur de son souffle. Il devait l'amener à son père. Son père saurait quoi faire.

Quand il arriva devant la maison, ses avant-bras étaient en feu.

Son père avait construit la maison après la Catastrophe, alors qu'Elias n'avait que quelques mois. Les cartes avaient été redistribuées. Si quelqu'un désirait quelque chose et qu'il avait les moyens de se l'approprier, le plus souvent par la force, alors la chose devenait sienne assez rapidement. Le père d'Elias avait fui cette violence. Il avait cherché un lieu perdu, hors des chemins, loin des routes et avait fini par découvrir le flanc rocheux d'une petite colline. Un lieu peu fréquenté, une terre de landes, acide, où rien ne poussait en dehors des ajoncs et de quelques pins faméliques. Il avait construit la maison adossée à la falaise. Deux petites fenêtres carrées, une porte. Quand on la poussait, on tombait sur une pièce toute en longueur. La roche était visible tout le long. Il y avait une petite table avec deux chaises, un poêle à bois minuscule et deux lits, chacun à une extrémité de la pièce, avec un morceau de tissu en guise de séparation. Le père d'Elias était bon menuisier et derrière l'aspect vétuste de l'habitation se cachait une construction solide et mûrement réfléchie.

Elias arrêta la brouette à quelques mètres de la porte et alla frapper les cinq coups qui leur servaient de code.

Il entendit un bruit de chaise, suivi par celui de la barre de la porte qu'on enlevait.

– Où étais-tu ? demanda son père. J'étais inquiet.

Toujours cette même phrase. L'inquiétude était le carburant de cet homme qui l'avait élevé, semant, consciemment ou pas, des graines d'angoisse dans le cœur de son propre fils.

– Je faisais un tour, répondit Elias.

Son père aperçut la brouette et fronça les sourcils.

– Qui est-ce ? Que s'est-il passé ?

Elias remarquait toujours quand la voix de son père virait à la panique. Cela l'irritait. Il aurait aimé avoir un père fort, quelqu'un étranger à la peur.

– Je l'ai trouvée, répondit Elias. Je crois qu'elle est tombée, elle s'est cognée et alors...

– Il fallait la laisser ! Pourquoi l'avoir ramenée ici ? Tu connais la règle.

Elias se sentit rougir. La honte et la colère grandissaient en lui, côte à côte.

– Il n'y avait personne. Je n'allais pas la laisser là ! Elle a besoin d'aide. Et puis, c'est toi qui me parles toujours d'aider son prochain. Alors...

Son père était sorti de la maison. Debout devant la brouette, il observait la fille, d'un regard où ne flottait aucune bonté.

– Personne ne t'a suivi ? Tu es passé par où ? Tu as pris les chemins ?

– J'ai pris par le bois. Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ?

Son père revint près de la porte.

– Rentre. Non, ne la porte pas. Rentre la brouette.

La porte se referma derrière eux.

## chapitre 4

– Je sens une bosse là, sous son foulard. Regarde s’il y a de l’eau chaude. Quand dis-tu que tu l’as trouvée ?

Ils l’avaient installée sur le lit d’Elias. Il alla jusqu’au poêle à bois et remit une mesure d’eau à chauffer dans la bouilloire.

– Là, tout à l’heure. Je t’ai dit.

– Elle était seule ?

– Mais oui. Ne t’inquiète pas comme ça.

Son père dénoua le foulard de la fille et jeta l’étoffe sur le lit. Une bosse où s’affichait une vilaine plaie était visible sur la tempe gauche. La fille était chauve.

– Où as-tu dit que tu l’avais trouvée ?

Son père le regardait avec insistance, de ses petits yeux qui, lorsqu’ils étaient sur vous, donnaient l’impression d’être en train de vous ouvrir en deux avec un scalpel.

– Là-bas, répondit Elias en appuyant sa réponse d’un geste du menton en direction du nord.

– Là-bas, où ? insista son père.

– Là-bas, je t’ai dit, vers le château d’eau.

– Le château d’eau ? Que faisais-tu aussi loin ?

– Rien. J'aime bien, c'est tout. Je me promène.

– C'est dangereux.

– Mais non.

– Si, c'est dangereux. La preuve, fit-il en désignant la fille sur le lit.

– Je t'ai dit qu'elle était tombée.

– Quoi ? Tu l'as vue tomber ?

Elias comprit qu'il venait de se faire coincer. Il préféra ne rien répondre et souleva le couvercle de la bouilloire. L'eau n'allait pas tarder à frémir.

– Comment c'est arrivé ? demanda son père.

– Elle est tombée sur la dalle de béton, au pied du château d'eau.

– Seule ?

Son père était plus malin que lui. Ruser ne servait plus à grand-chose. Il essaya tout de même. Peut-être pouvait-il s'en sortir en limitant la casse.

– Quelqu'un lui courait après.

– Quelqu'un ?

– Oui, un homme.

Son père se força à respirer calmement.

– Que s'est-il passé ensuite ? demanda-t-il.

– La fille est tombée et...

Il était coincé. Il ne voulait surtout pas dire à son père qu'il était monté tout en haut du château d'eau, ni la chose horrible qu'il avait faite.

– Et ? insista son père.

– Écoute, elle allait se faire tuer. Tu comprends ?

– Bien sûr que je comprends. Cette fille est un monstre. Tu sais ce qui se passe quand l'un d'eux se fait attraper de ce côté-ci de l'île ?

– Un monstre ?

Elias fit un pas vers le lit. Une part de lui savait depuis le début.

– L'eau. Amène-moi l'eau, demanda son père.

Elias retourna vers le poêle. Il profita de ce qu'il tournait le dos à son père pour se reprendre. Il souleva de nouveau le couvercle de la bouilloire alors que ce n'était pas nécessaire – il voulait gagner du temps, même quelques secondes –, puis revint vers le lit.

– Verse, dit son père en tendant vers lui une petite écuelle en fer-blanc.

Son père ne le quittait pas des yeux. C'était comme s'il devinait exactement ce qui s'était passé.

– Alors ? demanda-t-il.

– Alors quoi ? répéta Elias.

– Que s'est-il passé ensuite ?

Elias soutint le regard de son père plusieurs secondes. Il allait tout lui raconter, c'était encore ce qu'il y avait de plus simple à faire.

– Rien, répondit finalement Elias, surpris d'être capable de parler comme ça à l'homme qu'il avait devant lui.

– Tu refuses de me dire ce qui s'est passé ?

– Oui. Je l'ai aidée. C'est tout.

Son père se rendit à la cuisine dont il revint avec un morceau de tissu propre et plié qu'il trempa dans l'eau de l'écuelle.

– Bon, je vais nettoyer sa blessure et, ensuite, tu iras la remettre exactement à l'endroit où tu l'as trouvée. Quand les monstres viennent de ce côté-ci, tu sais bien, ils finissent toujours par se faire avoir.



– Toi, je ne t’ai jamais vu les chasser.

– Moi, non. C’est vrai. Mais tu sais bien que nous avons fait certains choix. Nous mettre en retrait.

– C’est ton choix, pas le mien. Et puis quoi ? Elle allait se faire tuer !

– Écoute, imagine un peu, si ceux qui étaient après elle la trouvaient ici ? Essaie seulement d’imaginer !

Elias ne supportait plus d’écouter son père dérouler devant lui ses longues et implacables explications.

– Mais pourquoi ? Et puis, à quoi vois-tu que cette fille est un monstre ? Elle est chauve ? Et alors. Des chauves, il y en a partout. Ce n’est pas pour ça que...

Elias ne finit pas sa phrase. Son père venait de soulever le chemisier de la fille, révélant une longue cicatrice qui courait de la hanche gauche jusqu’à la naissance d’un joli sein rond.

Il rabattit le tissu.

– Tu vois. Ils envoient ceux dont l’aspect extérieur est normal. Elle devait certainement souffrir d’une grosseur qu’ils ont réussi à enlever.

– Et alors ? Regarde-la ! Elle est comme nous ! Pourquoi il faudrait la chasser ?

Il n’avait rien pu faire pour empêcher sa voix de trembler.

– Calme-toi. Ce n’est pas à nous de juger si les monstres sont comme nous ou pas. Les gens d’ici ne les aiment pas. Ils en ont peur. Ne nous mêlons pas de ça.

Elias regardait la fille allongée sur son lit. Il la trouvait belle. Tellement belle.

– Pourquoi elle ne se réveille pas, à ton avis ?

Le père d’Elias jeta un coup d’œil à la fille.

– Je ne sais pas. Peut-être a-t-elle fait une commotion. Mais je dirais plutôt que c'est sa condition de monstre qui en est la cause. Elle doit être plus fragile que nous. Ces gens sont malades. Atrociement malades.

Elias crut deviner de la pitié dans les mots de son père.

– Il faut que tu la ramènes. Elle ne peut pas rester ici.

Elias ne pouvait plus regarder son père dans les yeux. Il y avait trop de colère en lui. Il sortit sans se retourner et s'assit devant la cabane, où il rumina pendant un moment. Quand il rentra, son père avait remis le foulard autour de la tête de la jeune femme.

– Elle a gémi quand j'ai refait son pansement. Je pense qu'elle ne va pas tarder à se réveiller. Dépêche-toi.

Il sentit une froide détermination dans la voix de son père. Ce n'était pas la peine de lutter.

– D'accord, finit-il par dire.

## chapitre 5

La brouette semblait plus lourde qu'à l'aller. Les poignées lui meurtrissaient les mains, et des ampoules étaient apparues sur certains de ses doigts. À mi-chemin, il obliqua vers l'est, là où les arbres étaient plus nombreux. La fille était décidément très belle. Et elle lui plaisait. Mais c'était un monstre. On ne pouvait pas être attiré par un monstre. C'était... Non, on ne pouvait pas.

Elias reposa la brouette. Il était encore loin du château d'eau. Il s'assit sur le sol humide et resta là, un long moment, à observer la fille, guettant ses cils à la recherche du moindre frémissement. Ses yeux roulaient par instants sous la peau fine de ses paupières, mais à aucun moment elle ne les ouvrit. Que ferait-elle une fois réveillée ? Parviendrait-elle à se repérer et à retrouver son chemin vers la Zone pourrie ? Ce n'était pas son problème.

Les monstres l'écœuraient, les monstres lui faisaient peur. Personne ne les aimait. Ils étaient l'insecte répugnant que l'on écrase sous sa semelle sans se poser de

questions. C'était comme ça. On apprenait à les détester, enfant.

Elias se leva. Il allait la laisser là et rentrer chez lui. Il se pencha vers la brouette. Son visage était tout près de celui de la fille. Il mourait d'envie de la déshabiller pour la regarder, mais, plus que tout, il désirait l'embrasser. Il approcha lentement ses lèvres de celles de la fille. Elles n'étaient plus qu'à quelques centimètres quand il se releva brusquement. Non. Il ne fallait pas faire ça. C'était un monstre. Qui sait ce qui pourrait se passer s'il l'embrassait ?

Il recula d'un pas puis, après un ultime coup d'œil à la fille endormie dans la brouette, il fit demi-tour et partit en courant rejoindre son père.

## chapitre 6

Oum s'était laissée distancer par Emelin. Encore une fois. Son salaud de frère avait beau être plus âgé qu'elle, manger comme quatre et commencer à faire du gras, quand il s'agissait de crapahuter dans les bois, de suivre un gibier à la trace ou bien, comme à présent, de faire la chasse aux monstres, il était toujours plus rapide et plus fort qu'elle.

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle, un bras posé contre le tronc d'un aulne mort. Cette petite garce qu'ils venaient de débusquer, alors qu'elle rôdait autour des palissades du Clan, avait filé sans demander son reste. Ils n'avaient pas eu le temps de se demander ce qu'elle pouvait bien chercher par ici. Ils ne se posaient jamais ce genre de questions. Ils trouvaient un monstre et la chasse commençait. Pas de discours. Voilà ce que leurs parents leur avaient appris. Il fallait les chasser, les attraper et les tuer.

Emelin et Oum étaient partis en tête, laissant derrière eux le reste de la meute. Les autres avaient tout

de suite senti qu'il ne fallait pas se mettre entre le frère et la sœur.

Oum reprit l'ascension de la colline en tendant l'oreille. Mais le bois restait silencieux. S'était-elle perdue ? Non, impossible, son frère était juste devant elle, moins de cinquante mètres, pensa-t-elle. Elle accéléra l'allure. Oum voulait sa part. Ainsi que celle de son frère. Elle contourna plusieurs rochers, passa entre les branches d'un peuplier abattu puis s'arrêta net au pied d'une petite falaise qui formait comme un mur devant elle. Alors qu'elle se demandait comment elle avait pu prendre une mauvaise voie, un cri retentit au-dessus de sa tête.

– Merde ! cria-t-elle.

Elle repensa à ce qu'elle avait dit à son frère, pas plus tard qu'hier. *Je suis bien meilleure pisteuse que toi, espèce de gros veau.* Ce dernier s'était contenté de ricaner comme si elle avait toujours six ans, mais Oum avait perçu au fond de ses yeux de la peur et de la colère. Après ça, il n'hésiterait pas à raconter à qui voudrait l'entendre comment sa petite idiote de sœur s'était perdue dans un bois grand comme une merde de piaf.

La fille avait crié. Ça ne servait plus à rien de courir. Elle hésita à faire demi-tour, mais décida de rejoindre Emelin. Elle le trouverait près du monstre sans vie, bien sûr, et elle savait déjà que le sourire suffisant qu'il afficherait lui donnerait envie de lui arracher les yeux. Il lui montrerait la lame ensanglantée de sa machette et lui dirait une de ses phrases débiles dont il avait le secret. *Tu veux goûter ? Je t'en coupe une tranche ? Tu t'es encore arrêtée pisser ?*

Un second cri résonna. Assez loin. Devait-elle se fatiguer à monter là-haut pour se faire humilier ? Oui, il le fallait. Ne pas y aller serait pire que tout. Seulement, elle prendrait vraiment son temps. Elle se pointerait là-bas et jouerait les blasées. Oui, elle allait marcher lentement, le temps de trouver une excuse ainsi que deux ou trois répliques imparables. *Alors mon gros ? Ça y est ? Tu as fait mumuse ? On peut rentrer maintenant ? Dépêche-toi, crétin, les autres doivent nous attendre en bas.* Elle fit donc tout le chemin ainsi, cherchant quoi dire, imaginant une excuse qui ne la mettrait pas dans une position humiliante vis-à-vis de son frère. Elle s'arrêtait fréquemment, énervée de ne pas trouver l'excuse parfaite, celle qui ne serait pas démontée par Emelin. Elle finit par apercevoir à travers les branches le château d'eau. Oum n'avait jamais réfléchi à ce que pouvait bien être ce grand machin qui se laissait voir d'un peu partout quand on était en ville. Les cris avaient cessé, ce qui voulait dire que l'île comptait un monstre de moins. Encore un exploit dont Emelin ne se priverait pas de se vanter, racontant à qui voudrait l'entendre qu'il était le meilleur tueur de monstres de l'île.

Oum jalousait ce titre. Elle franchit les derniers obstacles sans les voir. La haine qu'elle éprouvait en cet instant pour son frère cachait tout le reste. Elle allait arriver devant lui et la première phrase qu'il lui cracherait à la figure, sourire aux lèvres, l'anéantirait et la transformerait en petite morveuse incapable de gérer ses sentiments.

Oum contourna un dernier buisson de ronces et posa un pied sur une antique dalle de béton rongée sur

les bords par la mousse et l'humidité. Elle ne comprit pas tout de suite la scène, en apercevant la silhouette allongée là-bas, à quelques mètres du bâtiment. Elle avait reconnu les bottes de son frère, ainsi que son pantalon et son débardeur en cuir, mais son cerveau se refusait à tirer une conclusion. Oum s'immobilisa. Elle n'avait pas conscience d'avoir ouvert la bouche et de laisser pendre sa mâchoire inférieure comme une demeure. Elle s'approcha à pas lents du corps allongé sur la dalle.

Emelin.

Emelin, allongé. Emelin, inanimé. Emelin...

Elle aurait dû se précipiter, mais ses jambes avaient décidé d'approcher lentement, un pas après l'autre.

Il n'y avait pas à vérifier si son cœur battait encore, pas avec ce bloc de béton qui avait emporté la moitié de sa tête. Un long frisson la traversa. Elle fit soudain un bond en arrière. Oum ne quittait plus des yeux le sommet du château d'eau, guettant le moindre mouvement, la moindre touffe de cheveux qui aurait dépassé. Elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle avait sorti sa machette du fourreau. Elle fit le tour du bâtiment, alternant des coups d'œil au sommet du château d'eau et à l'énorme roncier l'entourant. Tous les deux ou trois pas, elle se retournait pour vérifier que personne n'approchait pour la prendre en traître. Quand elle eut fait le tour complet du bâtiment, elle retourna vers son frère et se força à regarder les dégâts que le bloc de ciment avait causés à son visage. Elle devait rester maîtresse de ses émotions, se rappeler ce qu'elle pensait d'Emelin tout à l'heure, alors qu'elle gravissait les derniers mètres



pour arriver jusqu'ici. C'était à elle qu'allait revenir la tâche d'annoncer à ses parents que leur fils avait été tué lors d'une chasse aux monstres. Mais si, juste après cette effroyable nouvelle, elle pouvait leur dire qu'elle l'avait vengé, alors tout serait différent. Elle inspecta une dernière fois les alentours sans cesser de surveiller le sommet du château d'eau et ses arrières. Voilà pourquoi Emelin était mort. Il s'était ramolli, il avait baissé sa garde.

Non loin du corps de son frère, Oum découvrit une petite tache de sang incrustée dans la dalle. Venait-il d'Emelin ? Non, impossible. Du monstre ? Il y avait aussi les traces d'une roue. Elles étaient fraîches. En les suivant, Oum arriva jusqu'au tas de débris derrière le château. Quelqu'un était monté jusqu'en haut de ce tas d'immondices et en était redescendu avec ce qui ne pouvait être qu'une brouette. Oum respira à fond, ferma les yeux et essaya de faire le vide dans sa tête. Pourquoi une brouette ? La réponse lui échappait et pourtant, elle sentait qu'en se calmant un peu, elle allait mettre le doigt dessus.

Quand elle ouvrit les yeux, elle tomba sur le corps de son frère là-bas et lui sourit. *Pas toi qui aurais deviné ça, hein, gros malin ?* Celui ou celle qui avait tué son frère était descendu pour aider le monstre, que son frère avait sans doute blessé. Il l'avait mis dans la brouette puis s'était enfui. Elle retourna à la trace de sang et trouva d'autres traces laissées par la roue, qui portaient plein sud. La roue marquait le sol différemment tous les trente ou quarante centimètres. Il devait en manquer un morceau. Ça allait être un jeu d'enfant de les rattraper.

Elle ramènerait bientôt à ses parents le corps sans vie de son frère mais aussi celui de son assassin.

Oum saisit l'appeau accroché à son cou par un lacet de cuir. Il était temps de faire rappliquer le reste de la meute.

## chapitre 7

Elias s'était arrêté de courir. Il marchait en repensant à la vie qu'il avait ôtée. Tout ça pour protéger un monstre. Il ignorait tout de cette fille quand il avait lâché le bloc de ciment. D'ailleurs, il devait arrêter de lui donner le titre de « fille ». C'était un monstre. Tout à l'heure pourtant, il avait été à deux doigts de l'embrasser. Et quand il l'avait vue étendue sur son lit, il l'avait trouvée belle, désirable. La plus belle chose qu'il ait jamais vue. Mais il avait tué un homme. Pourrait-il l'oublier ? L'île était dangereuse, l'île était violente et tous les jours des hommes en tuaient d'autres pour pas grand-chose. Mais lui et son père n'étaient pas comme ça. Ils ne faisaient partie ni des violents, ni des tueurs, ni des violeurs. La violence des hommes l'effrayait et le meilleur moyen pour l'éviter était encore de fuir leur compagnie. Il le savait et ne pouvait cependant s'empêcher de s'aventurer en ville. Malgré le danger que représentaient les Clans, malgré tout ce que lui avait raconté son père. Il voulait voir.

Il marcha tête baissée, maudissant la faiblesse de son père, faiblesse qu'il sentait en lui et dont il ne parvenait pas à se défaire. La lumière lui fit relever la tête. Le soleil était en train de se coucher derrière la colline où était construite la maison. Elle passait à travers les branches et chauffait son visage. Il se surprit à sourire. C'était bon, ce soleil et cette chaleur. Elias s'arrêta et regarda à travers les branches cette incroyable lumière de fin de journée qui chauffait comme en plein été. Lorsqu'il commença à comprendre, il affichait toujours le même sourire. Parce que ce n'était tout simplement pas possible.

Sa maison ne pouvait être en train de brûler, là-bas, derrière les arbres.

Plus tard, il se reverrait se mettre à courir, les jambes lourdes, les pieds ramenés systématiquement au sol par une glaise invisible. Et les branches n'avaient jamais été si mauvaises et mal intentionnées, à se mettre ainsi sur son chemin, à lui fouetter le visage, à essayer de le faire tomber.

Il sortit du sous-bois et son cœur chavira. Le feu hurlait. Il avança encore de quelques pas avant que ses jambes ne cèdent sous lui. Il se retrouva à genoux, bouche ouverte. Devant ses yeux, le feu dansait, joyeux, plusieurs mètres au-dessus de la toiture. La maison s'était transformée en brasier.

Il posa une main sur le sol humide et se surprit à voir apparaître distinctement entre ses doigts un mélange d'humus et de feuilles rousses abîmées. Ce n'était pas normal, le sol aurait dû s'ouvrir sous ses pieds pour cracher vers le ciel une roche en fusion, juste avant de l'avaler.

Elias releva la tête vers la maison, vers sa maison.

– Papa ! dit-il doucement, au moment où les larmes jaillissaient, transformant le brasier qu’il avait devant les yeux en un kaléidoscope aux couleurs folles.